OPÉRA DE MARSEILLE. PUCCINI : Le Villi, les dim 15, mar 17, jeu 19 nov 2026. Paolo Arrivabeni / Stefano Poda

L’Opéra de Marseille propose un ouvrage méconnu de Giacomo Puccini. Production attendue que celle de l’opéra-ballet en deux actes « *Le Villi* » du jeune Puccini. Dans la mise en scène de Stefano Poda, et sous la direction de Paolo Arrivabeni, le spectacle déjà présenté à Nice en avril 2026, fait escale à Marseille, proposant une production événement au public Marseillais.

Les Villi sont les nymphes qui se vengent d’un amant infidèle. Ces personnages de la mythologie scandinave ont déjà inspiré l’intrigue du fameux ballet Giselle. Puccini, alors frais émoulu du Conservatoire, écrit ainsi son premier opéra (1884). Il participe au concours organisé par un éditeur milanais. Non primée, son œuvre néanmoins attire l’attention de Ricordi qui lui commandera son deuxième opéra.

Grâce au soutien de Boito, le librettiste de Verdi (Simon Boccanegra, Falstaff…), Le Villi est joué dans un autre théâtre de Milan et obtient le succès. La consécration aura lieu quand Mahler puis Toscanini dirigeront l’opéra. Dans le

rôle d’Anna, les spectateurs marseillais retrouvent **Alexandra Marcellier** déjà applaudie dans Madame Butterfly, aux côtés du non moins convaincant **Thomas Bettinger** (qui chantait Pinkerton). À leurs côtés, l’inoxydable baryton marseillais **Marc Scoffoni…** soit un trio magistral pour un nouveau spectacle incontournable.

Opéra de Marseille
GIACOMO PUCCINI : LE VILLI
Nouvelle production

dim 15 novembre 2026 – 14h30
mar 17 novembre 2026 – 20h
jeu 19 novembre 2026 – 20h



RÉSERVEZ VOS PLACES directement sur le site de l’Opéra de Marseille :
https://opera-odeon.marseille.fr/programmation/le-villi

OPÉRA-BALLET EN DEUX ACTES
Livret de Ferdinando FONTANA
Création à Milan, Teatro Dal Verme, le 31 mai 1884
Première représentation à l’Opéra de Marseille
NOUVELLE PRODUCTION

Coproduction Opéra de Marseille / Opéra Nice Côte-d’Azur / Opéra Grand Avignon/ Opéra Toulon Provence Méditerranée

Direction musicale : Paolo ARRIVABENI
Mise en scène, décors, costumes,
lumières & chorégraphie : Stefano PODA
Collaboration artistique : Paolo GIANI

Récitante : Marie-Ange TODOROVITCH

Anna : Alexandra MARCELLIER
Roberto : Thomas BETTINGER
Guglielmo : Marc SCOFFONI

Danseuses :
Sophie PLANTÉ, Élise GRIFFON, Shiraz AMAR, Juliette CÉSAR, Camille LOPEZ, Léa PÉRAT, Maud BOISSIÈRE, Silvia SISTO

Orchestre et Chœur de l'Opéra de Marseille

Dispositif de gilets vibrants pour la représentation du dimanche 15 novembre sur réservation

synopsis

Le Villi (1884) est le premier opéra de Giacomo Puccini, sur le livret de Ferdinando Fontana inspiré d'une légende germanique et de la nouvelle Les Willis d'Alphonse Karr (et proche du ballet Giselle d'Adolphe Adam). L'ouvrage est un opéra-ballet en deux actes.

Acte I : Les fiançailles et le départ
Le bonheur initial : Dans un village de la Forêt-Noire, on célèbre les fiançailles d'Anna et de Roberto fêtent leur fiançailles.
Le départ : Roberto doit partir pour Mayence pour régler un héritage. Triste, et inquiète, Anna craint qu'il ne l'oublie en ville, mais Roberto la rassure et promet de la retrouver.

Acte II : La trahison et la vengeance des Villi
L’attente et la mort : Anne se désespère : son aimé ne donne plus de nouvelles et ne revient pas. Les saisons passent … séduit par une autre femme à la ville, il a oublié Anna ; brisée par le chagrin, celle-ci meurt de désespoir.
La légende des Villi : Le père d’Anna, Guglielmo, invoque les Villi – les esprits vengeurs de jeunes filles mortes d’amour après avoir été abandonnées par leur fiancé.

Le châtiment : De retour au village, rongé par les remords (ou attiré par le fantôme d’Anna), Roberto croise la ronde infernale des Villi (le célèbre intermezzo La tregenda). Envoûté et puni pour son infidélité, il est entraîné dans une danse frénétique jusqu’à en mourir. Anna est vengée.

_____

CRITIQUE, opéra. LIEGE, Opéra Royal de Wallonie, le 24 sept 2026. VERDI : Macbeth. L. Micheletti, E, Plonka… Stefano PODA / Giampaolo BISANTI

C’est une véritable claque artistique que nous offre l’Opéra Royal de Wallonie-Liège pour l’ouverture de sa saison. Avec ce *Macbeth* de Giuseppe Verdi, la maison liégeoise frappe un grand coup et prouve, s’il en était encore besoin, qu’elle figure parmi les scènes lyriques les plus audacieuses et les plus passionnantes d’Europe. Portée par la baguette fougueuse de Giampaolo Bisanti et la vision démiurgique de Stefano Poda, cette nouvelle production est un événement total, une de ces soirées dont on sort transformé, le souffle court et les yeux encore emplis de visions grandioses.

C’est d’abord la fosse qui soulève l’enthousiasme : l’**Orchestre de l’Opéra Royal de Wallonie-Liège**, placé sous la direction de son directeur musical, déploie une intensité dramatique inouïe. **Giampaolo Bisanti**, qui connaît la partition sur le bout des doigts pour l’avoir notamment dirigée à Vienne, insuffle à cette œuvre sombre une urgence vitale, une tension permanente qui ne se relâche jamais. Sa direction est à la fois précise et incandescente, sculptant les climats avec un sens du théâtre consommé. Les *crescendi* sont vertigineux, les silences habités, et l’on sent à chaque instant un chef habité par la tragédie shakespearienne, capable de faire palpiter les cordes les plus ténébreuses comme d’embraser les cuivres lors des scènes de banquet hallucinées. Sous sa baguette, la partition de Verdi révèle toute sa modernité, sa violence et sa beauté foudroyante.



Mais si la fosse est en feu, la scène ne l’est pas moins, grâce à l’art total de **Stefano Poda**. Le metteur en scène italien, qui signe ici non seulement la mise en scène mais aussi les décors, les costumes, les lumières et la chorégraphie, livre une lecture visuelle d’une puissance rare. Son *Macbeth* est un tombeau minéral aux parois étouffantes, un labyrinthe d’escaliers vertigineux, où les personnages errent comme des âmes en peine, prisonniers d’un royaume qui se referme sur eux. L’espace scénique monumental, d’une blancheur lunaire, se transforme au fil du drame en une machine infernale, peuplée de corps pétrifiés et de cages mouvantes. Poda orchestre une véritable alchimie scénique où chaque tableau est une vanité, une méditation sur le pouvoir, la peur et la culpabilité. On songe à Pompéi, à l’Homme-Dieu des symbolistes belges, mais on est surtout saisi par la cohérence et la beauté formelle d’un univers qui ne ressemble à aucun autre. Le ballet des sorcières, véritable moteur métaphysique

du destin selon Verdi, devient ici une force chorale obsédante, une présence à la fois grotesque et sublime qui hante chaque recoin du plateau.



La distribution réunie pour cette production est à la hauteur de cette démesure. **Luca Micheletti**, qui a récemment incarné Macbeth sous la baguette de Riccardo Muti à Turin, compose un usurpateur d'une densité dramatique exceptionnelle. Sa voix de baryton, tour à tour caressante et rugissante, épouse toutes les nuances d'un personnage rongé par l'ambition et la terreur. Face à lui, **Ewa Płonka** campe une Lady Macbeth d'une intensité glaçante, déjà saluée sur les plus grandes scènes internationales. Sa scène de somnambulisme, portée par un orchestre suspendu et une lumière irréelle, est un moment de pure magie noire, un sommet d'intensité dramatique. Le couple infernal fonctionne à merveille, et leur alchimie scénique donne des frissons. La distribution est complétée avec un soin

remarquable par des artistes de premier plan, à l'image de **Gianluca Buratto** en Banco profondément humain, ou de **Matteo Desole** en Macduff d'une noblesse bouleversante.

Faut-il le préciser ? Cette production est un triomphe. L'Opéra Royal de Wallonie-Liège ouvre sa saison sous les meilleurs auspices avec un *Macbeth* qui fera date. Une soirée d'une beauté sombre et envoûtante, où le pouvoir se paie de sang et où l'art, lui, se paie de génie.



CRITIQUE, opéra. LIEGE, Opéra Royal de Wallonie, le 24 sept 2026. VERDI : Macbeth. L. Micheletti, E, Ptonka… Stefano PODA / Giampaolo BISANTI. Crédit photo (c) Jonathan Berger

CRITIQUE, festival. 103e Festival des Arènes de Vérone, le 8 août 2026. VERDI : Nabucco. Y. Park, M. Torbidoni, A. Vinogradov, F. Meli… Stefano PODA / Sebastiano ROLLI

Une nouvelle fois cet été, le *Festival des Arènes de Vérone* ont présenté *Nabucco*, œuvre fondamentale dans la production de Giuseppe Verdi, puisqu'elle révéla le compositeur au grand public et ouvrit une nouvelle étape dans l'histoire du mélodrame italien. Le livret, écrit par Temistocle Solera, s'inspire principalement de plusieurs livres de la *Bible* – les *Livres des Rois*, *de Jérémie, des Lamentations et de Daniel* –, même si sa source littéraire directe fut le drame français *Nabuchodonosor,* d'Auguste Anicet-Bourgeois et Francis Cornu. Créé à la Scala de Milan en 1842, l'ouvrage raconte l'histoire des Hébreux soumis et déportés par le roi babylonien Nabuchodonosor.

Toutefois, le public italien de l'époque vit dans les Hébreux exilés une image de l'Italie elle-même, divisée et soumise à des puissances étrangères, et fit de son célèbre chœur « *Va, pensiero* » le symbole du désir de liberté et d'unité nationale. Résolument romantique et représentatif du premier Verdi, *Nabucco* demeure étroitement lié à la tradition belcantiste.

Pour cette reprise, le Festival italien a fait appel à la production scénique polémique entièrement signée par le metteur en scène italien **Stefano Poda**, qui, depuis sa création en 2025, n'a cessé de susciter débats et controverses. Aussi éblouissante que déroutante, la proposition dépouille l'opéra d'une grande partie de son contenu historique et, sans modifier la dramaturgie, le conçoit comme un vaste conflit de forces opposées évoluant dans un univers visuel autonome. La mise en scène, divertissante et futuriste, davantage proche d'un spectacle de science-fiction que d'un opéra de Verdi, propose une scène inclinée aux géométries monumentales, dominée par un long escalier central sur lequel se lit l'inscription latine « *Forsan et haec olim meminisse iuvabi*t » (« *Peut-être qu'un jour il nous sera agréable de nous souvenir de ces choses* »), citation de l'*Énéid*e de Virgile ; un sablier transparent suspendu au-dessus de la scène, sur lequel est inscrit le mot « *Vanitas* », symbole de la fugacité de l'existence et du passage inexorable du temps ; ainsi que deux grandes demi-sphères lumineuses représentant des particules qui s'attirent et se repoussent.

Sur scène, quelque 500 personnes, parfaitement chorégraphiées et soumises à des mouvements ritualisés et disciplinés, se déplacent constamment dans des costumes futuristes, au milieu d'une impressionnante débauche d'effets spéciaux comprenant des jeux de lumière, des explosions, des rayons *laser*, etc. Si

les deux camps sont parfaitement différenciés par les costumes – marron pour les Hébreux et bleu pour les Babyloniens –, les protagonistes finissent par se dissoudre dans les masses, si bien que ni les relations qui ne les unissent ni la personnalité de chacun des personnages n'acquièrent suffisamment de relief théâtral. Mais surtout, le mouvement incessant de la proposition finit par devenir épuisant et par phagocyter la musique du génie de Busseto. Une proposition à prendre ou à laisser : ce qui constitue pour certains une vision intellectualisée de l'essence de l'opéra n'est pour d'autres rien moins qu'un véritable massacre de l'un des titres les plus emblématiques du répertoire verdien.

Heureusement, le consensus fut bien plus large en ce qui concerne la dimension musicale. À la tête de l'**Orchestre du festival**, le chef italien **Sebastiano Rolli** a accompli un travail mémorable et a constitué l'un des piliers essentiels du succès de la représentation. Maîtrisant parfaitement la partition verdienne, il proposa une lecture musicale pleine d'énergie et de précision, parfaitement concertée et d'un style soigné. Superbe prestation également du chœur *maison*, placé sous la direction de l'expérimenté **Roberto Gabbiani**, protagoniste d'une soirée glorieuse et qui mérita pleinement une part importante des ovations finales.



Sur le plan vocal, la distribution répondit avec un niveau de qualité exceptionnel. Dans le rôle-titre, le jeune et prometteur baryton sud-coréen **Youngjun Park**, grand habitué du festival, fit montre d'une voix fraîche, généreuse, étendue et d'une séduisante couleur, qu'il conduisit avec des moyens techniques très maîtrisés, même si l'on ne put lui reprocher qu'un chant quelque peu dépourvu de caractère et de poids dramatique. Dans le rôle de sa fille illégitime Abigaille, l'excellente soprano italienne **Marta Torbidoni** remporta un triomphe mérité grâce à des moyens vocaux prodigieux : une voix robuste, un médium consistant, des graves solides et des aigus fermes, lumineux et bien projetés. Son *aria* « *Anch'iodischiuso un giorno…* », riche en nuances et en demi-voix, puis sa cabalette « *Salgo già del tronoaurato…* », chantée avec une fureur implacable, des agilités maîtrisées et des aigus assurés, offrirent deux des meilleurs moments vocaux de la soirée. Sur le plan strictement interprétatif, elle se

montra très investie dans la composition de son personnage, auquel elle conféra une grande variété de ressources expressives.

De son côté, **Alexander Vinogradov** mit au service de Zaccaria une voix de basse au timbre sombre, bien projetée et aux accents nobles, à la hauteur de l'autorité qu'exige le chef religieux des Hébreux. Bien qu'il ne dispose pas d'un véritable air de bravoure, le ténor italien **Francesco Meli** parvint à tirer le meilleur parti de sa partie à chacune de ses interventions. Pris entre l'amour et le conflit opposant deux peuples, son Ismaele acquit un relief particulier grâce à une voix d'une grande beauté de timbre, une ligne de chant impeccable et un phrasé d'« *Altri tempi* », élégant, noble et d'une exquise musicalité. Très convaincante, la mezzo-soprano allemande **Anna Werle** offrit une Fenena au timbre chaleureux et rond, dont elle sut tirer le meilleur parti dans sa prière finale « *Oh, dischiuso è il firmamento…* », s'attirant ainsi les faveurs du public. Les rôles secondaires d'Anna, d'Abdallo, du soldat babylonien, et du Grand Prêtre de Baal furent assurés avec beaucoup de métier par **Elisabetta Zizzo, Matteo Macchioni** et **Gabriele Sagona**, respectivement.

Les saluts finaux se révélèrent bien maigres et peu enthousiastes de la part d'un public qui sembla bien peu sensible à une distribution que nombre des grandes maisons d'opéra de premier plan pourraient pourtant lui envier…

CRITIQUE, festival. 103e Festival des Arènes de Vérone, le 8 août 2026. VERDI : Nabucco. Y. Park, M. Torbidoni, A.

Vinogradov, F. Meli… Stefano PODA / Sebastiano ROLLI. Crédit photographique (c) Droits réservés

---

CRITIQUE, opéra. NICE, Théâtre de l'Opéra, le 28 avril 2006. PUCCINI : Le Villi. A. Noguera, V. Goikoetxea, T. Bettinger. Stefano Poda / Valerio Galli

Confiez la scène à Stefano Poda, il vous la transforme en chef d'œuvre. Ce metteur en scène italien – aux cent grandes productions à travers le monde – est un maître en matière d'esthétisme. Peu importe l'ouvrage qu'il met en scène, il crée sa propre œuvre, vous fait naître un monde. Il triomphe actuellement dans *Le Villi* de Giacomo Puccini à l'Opéra Nice Côte d'azur. Sa modernité esthétique va à contre-courant des mises en scène *woke*, malsaines, dégradantes ou ridicules qui font tant de ravages, de nos jours, sur tant de scènes lyriques…

Le Villi, premier ouvrage de Puccini, est irrigué par cette sève capiteuse qui nourrira plus tard les *Manon Lescaut* ou *Madame Butterfly*. L'histoire est celle du ballet *Giselle* où l'on voit des fantômes de jeunes filles revenir sur terre pour se venger des amants qui les ont abandonnées. Ce spectacle a été coproduit par les Opéras de Toulon, Marseille et Avignon- où il sera représenté par la suite. Stefano Poda a dressé au fond de la scène une sorte de mur antique comportant des bas-reliefs de têtes d'hommes, de femmes, de guerriers et d'animaux. C'est une frontière entre les mondes des vivants et des morts. Au dessus apparaît un enchevêtrement d'éléments métalliques qui constituent à eux seuls une œuvre d'art. Au milieu se déploie un splendide tournoiement de danses et de costumes. On a l'impression d'assister à la célébration d'une grande cérémonie antique à laquelle participent les gestes, les costumes, les danses. Tout est réglé au cordeau – les déplacements, les attitudes -, et même les claquements de fouets des danseuses qui frappent le sol sur les temps forts de la musique.

Ce magnifique spectacle possède un autre point fort : la direction d'orchestre de **Valerio Galli**. Un maître puccinien dirige l'**Orchestre Philharmonique de Nice**. Il sculpte les élans, modèle les silences, fait surgir les éclats et les ombres. Trois très bons chanteurs se partagent la scène : la soprano **Vanessa Goikoetxea**, qui donne une intensité à son personnage, le ténor **Thomas Bettinger** qui a de l'abattage et des aigus sonores, le baryton **Armando Noguera** dont le chant est beau mais dont le timbre n'a pas la gravité du personnage qu'il incarne. Ajoutons à cela la performance de l'excellent chœur niçois, et la participation en tant que récitante de cette comédienne *star* en Italie qu'est **Monica Guerritore**.

Ce spectacle n'est que du bonheur : vivent *Le Villi* !

CRITIQUE, opéra. NICE, Théâtre de l’Opéra, le 28 avril 2006. PUCCINI : Le Villi. A. Noguera, V. Goikoetxea, T. Bettinger… Stefano Poda / Valerio Galli. Crédit photographique (c) Julien Perrin

CRITIQUE, opéra. TOULOUSE, Théâtre du Capitole (du 24 sept au 6 oct 2024). VERDI : Nabucco. G. Myshketa, Y. Auyanet, J. F. Borras, N. Courjal… Stefano Poda / Giacomo Sagripanti.

Avant de faire les beaux soirs des Arènes de Vérone l’été prochain, la production de ***Nabucco*** de **Verdi** imaginée par l’homme de théâtre et philosophe **Stefano Poda** fait actuellement ceux du **Théâtre du Capitole** (après Lausanne en juin dernier), pour une spectaculaire ouverture de saison. A son habitude, l’italien signe également les décors, les costumes, les lumières et les chorégraphies de ses spectacles, (avec l’aide de son fidèle assistant, Paolo Giani Cei).



Crédit photographique © Mirco Magliocca

Comme il en a désormais l'habitude, la « touche » Poda se reconnaît facilement, avec une production visuellement toujours aussi spectaculaire (à l'instar de son *Faust* liégeois en 2019), et toujours aussi esthétique, voire esthétisant, un régal de tous les instants pour les yeux. Une production abstraite et intemporelle aussi, qui joue beaucoup sur les symboles. Le metteur en scène met en exergue, et à l'envi, l'opposition entre Hébreux et Babyloniens, qu'il traduit dans les couleurs des costumes (blancs pour les premiers, rouges pour les seconds) mais aussi des immenses parois à l'intérieur desquelles se joue l'intrigue, les blanches montant dans les cintres pour laisser descendre les rouges. Au début du spectacle, un immense pendule de Foucault va et vient au-dessus de la scène, puis ce sera le tour d'une immense mappemonde de faire son apparition depuis les cintres. On verra également descendre un gigantesque cylindre transparent qui va d'abord encercler les Hébreux, puis Nabucco. Mais l'aspect visuel du spectacle, malgré ses 17 danseurs ici omniprésents et qui accaparent l'action, réduit à la portion congrue la direction d'acteurs des protagonistes. Ainsi, rien ne vient distinguer le Nabucco du début de l'ouvrage, tyran

assoiffé de pouvoir et imbu de sa personne, de celui de la seconde partie, fragile et émouvant, au repentir sincère…

Dans le rôle-titre, le baryton albanais **Gëzim Myshketa** rallie tous les suffrages. On admire une fois de plus son prodigieux phrasé, mais aussi le bel éclat du timbre, à l'aise dans les hauteurs de la tessiture, ainsi que la force de conviction de l'interprète qui capte la lumière, immanquablement, et en toute situation. Le redoutable rôle d'Abigaille est confié à la soprano **Yolanda Auyanet** (en double distribution avec Catherine Hunold). On sait dès lors que la *diva* espagnole possède assurément la stature de ce personnage hors-norme, impressionnante furie au regard halluciné. Elle en assume aussi l'incroyable ambitus, du grave, appuyé très haut, à l'aigu, dardé avec la précision d'un laser, et cependant capable d'impalpables suspensions. La basse française **Nicolas Courjal** incarne un Zaccaria à la technique et au style irréprochables, avec la voix profonde et sonore qu'on lui connaît. La Fenena d'**Elena Sherazadishvili** convainc aisément dans ses quelques interventions (faisant notamment de son air « *Oh, dischiuso è il firmamento* » un des plus beaux moments d'émotion de la soirée), tandis que le ténor niçois **Jean-François Borras** séduit grandement, grâce à un superbe timbre de juvénilité et une expression toujours nuancée. Rien à redire sur les *comprimari* très bien choisis, à commencer par l'Abdallo d'**Emmanuel Hasler**.

En fosse, le chef italien **Giacomo Sagripanti** ne se contente pas de battre la mesure et d'accuser le profil martial de la partition. Il obtient de la phalange toulousaine (entendue la veille dans une fastueuse Deuxième Symphonie de Mahler dirigée par Tarmo Peltokoski dans la voisine Halle aux Grains) des couleurs, une dynamique, une souplesse qui donnent un sens au discours verdien. Le chœur, surtout, est chaleureux, nuancé quand il le faut. Moment évidemment très attendu, le sublime « *Va pensiero* » est abordé *pianissimo*, pour ensuite s'envoler tout en gardant un bel élan.

CRITIQUE, opéra. TOULOUSE, Théâtre du Capitole (du 24 sept au 6 oct 2024). VERDI : Nabucco. G. Myshketa, Y. Auyanet, J. F. Borras, N. Courjal… Stefano Poda / Giacomo Sagripanti. Photos © Mirco Magliocca.

VIDEO : Christophe Ghristi présente « *Nabucco* » de Verdi au Théâtre du Capitole

---

TOULOUSE. Théâtre National du Capitole. VERDI : Nabucco, 24 sept > 6 oct 2024. Stefano Poda / Giacomo Sagripanti.

Nabucco du jeune Verdi inaugure la nouvelle saison 2024 – 2025 du Théâtre national du Capitole de Toulouse, une nouvelle saison placée sous le sceau de

la féerie et du grand spectacle … Le peuple juif a été réduit en esclavage par le roi assyrien Nabuchodonosor (Nabucco, baryton), roi de Babylone, mais détient sa fille (Fenena, mezzo) en otage, qu'un amour interdit lie à un prince hébreu (Ismaele, ténor). Mais l'héritière du trône de Nabucco (Abigaille, soprano) aime aussi le bel hébreu Ismaele (qui ne l'aime pas en retour)…

L'amour contredit les manigances politiques… sentiment ou devoir ? Les personnages doivent choisir, confrontés à des situations souvent terrifiantes. Nabucco trop arrogant et vaniteux perd la raison et délire… ! Abigaille s'empare du pouvoir (acte II)…
Mais au delà du profil des héros, dont la densité individuelle éblouit, c'est aussi le chœur d'une phénoménale vérité qui emporte l'adhésion. Le public de l'époque s'est reconnu dans l'élan des patriotes ; et les opéras de Verdi son devenus des emblèmes de résistance face à la domination autrichienne. Ainsi le chœur fameux du peuple juif condamné par l'inflexible et ambitieuse Abigaille (« Va, pensiero », acte III). Celle ci finira d'ailleurs par se suicider… face à l'amour pur entre Ismaele et Fenena.

Sur fond de guerre biblique, de trahison et de prophéties, Nabucco marque le premier grand succès de Verdi ; cet opéra de la jeunesse, puissant, nerveux, exalté inaugure une dramaturgie sauvage, où la violence des sentiments, l'ivresse des personnages, leur folie délirante (Nabucco et Abigaille) invitent au dépassement de soi, où la fureur du

jeune Verdi « s’épanche en une écriture vocale redoutable ».

Avec une distribution choisie, la mise en scène à la fois élégante et majestueuse de Stefano Poda confère au tragique verdien une dimension impressionnante, entachée de l’omnipotence comme de la surenchère des pouvoirs en présence.

Giuseppe Verdi (1813-1901) : Nabucco

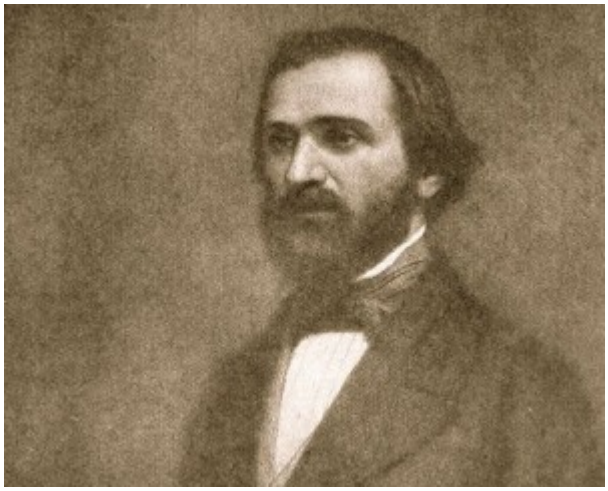
NOUVELLE PRODUCTION

Opéra en quatre actes Livret de Temistocle Solera d’après Anicet-Bourgeois et Francis Cornue Créé le 9 mars 1842 au Teatro alla Scala de Milan

8 représentations

24, 26* SEPTEMBRE, 1, 2, 4 ET 5 OCTOBRE, 20h

29 SEPTEMBRE, 6 OCTOBRE, 15h



INFOS & RÉSERVATIONS :
https://opera.toulouse.fr/nabucco-117331/

Durée 2 heures et 30 minutes



Crédit photo : Nabucco, Opéra de Lausanne, 2024. © Jean-Guy Python

Distribution

Direction musicale : **Giacomo Sagripanti**
Mise en scène, décors, costumes, lumières, chorégraphie : **Stefano Poda**
Collaboration artistique : Paolo Giani

Nabucco : Gezim Myshketa, Aleksei Isaev*
Abigaille : Yolanda Auyanet, Catherine Hunold*
Ismaele : Jean-François Borras
Zaccaria : Nicolas Courjal, Sulkhan Jaiani*
Fenena : Irina Sherazadishvili
Le Grand Prêtre : Blaise Malaba

Anna : Cristina Giannelli
Abdallo : Emmanuel Hasler

Orchestre national du Capitole
Chœur de l'Opéra national du Capitole
Coproduction avec l'Opéra de Lausanne (2024)

Événements AUTOUR DE NABUCCO

JEUDI 19 SEPTEMBRE À 18h
Conférence : « ***Nabucco ou l'essor de la liberté*** » par Jules Bigey / Entrée libre – Foyer Mady Mesplé

MARDI 1ER OCTOBRE 9H À 17h

Journée d'étude / journées scientifiques de conférences et débats, animées par des spécialistes. En collaboration avec l'Institut de Recherche Pluridisciplinaire en Arts, Lettres et Langues (IRPALL). /Entrée libre – Foyer Mady Mesplé

Nouvelle saison

LIRE aussi **notre présentation de la nouvelle saison 2024 – 2025 du Théâtre national du Capitole de Toulouse / Opéra de Toulouse / » La voix enchantée « :** https://www.classiquenews.com/opera-du-capitole-de-toulouse-saison-2024-2025-la-voix-enchantee-nabusso-voyage-dautomne-orphee-aux-enfers-le-vaiseau-fantome-giulio-cesare-norma-adrienne-lecouvreur/

THÉÂTRE NATIONAL DU CAPITOLE de TOULOUSE. Nouvelle saison 2024 – 2025 : « La Voix enchantée ». Nabucco, Voyage d'Automne, Orphée aux enfers, Le Vaisseau Fantôme, Giulio Cesare, Norma, Adrienne Lecouvreur…

_____

CRITIQUE, opéra. LIEGE, Opéra royal de Wallonie, le 19 novembre 2023. OFFENBACH : Les Contes d'Hoffmann. A. Chacon-Cruz, J. Pratt, E. Schrott… Stefano Poda / Giampaolo Bisanti.

Le merveilleux envahit Liège et on ne s'en plaindra pas ! Avant la reprise de *La Flûte enchantée* en décembre prochain (voir la critique de ce spectacle déjà donné à Avignon en 2019), l'**Opéra Royal de Wallonie-Liège** nous régale d'une nouvelle production des *Contes d'Hoffmann* (1881), en partenariat avec les opéras de Lausanne et Tel Aviv.



Il faut courir découvrir ou redécouvrir le tout dernier ouvrage lyrique de **Jacques Offenbach**, qui démontre combien le plus allemand des compositeurs français a su rester inspiré jusqu'au soir de sa vie, en maître des mélodies entêtantes et irrésistibles. Si l'opéra est irrigué de plusieurs « tubes », dont la fameuse Barcarolle (au thème recyclé d'un précédent ouvrage, *Les Fées du Rhin*), Offenbach se montre plus sérieux qu'à l'accoutumée, la mode ayant changé après la défaite face aux Prussiens, en 1870. Le livret raconte en effet les amours imaginaires et tumultueux de l'écrivain E. T. A Hoffmann à travers plusieurs récits tirés de ses contes, qui font tous écho à la difficulté d'aimer.

La présence d'un personnage diabolique dans chacune d'entre elles donne une atmosphère fantastique et satirique toujours savoureuse, bien rendu par un **Erwin Schrott** très en verve, au français parfois exotique, mais qui fait valoir son timbre

chaud, d'une belle résonance, tout du long. On aime aussi la ligne souple et aérienne d'**Arturo Chacon-Cruz** dans le rôle-titre, malgré un *vibrato* prononcé dans l'aigu et une projection un rien trop modeste. A l'applaudimètre, **Jessica Pratt** remporte tous les suffrages, s'imposant dans ses différents rôles avec un métier digne des plus grandes, entre précision de l'articulation et sens du théâtre. Les accélérations et les tessitures périlleuses des vocalises la montrent parfois à la limite de ses moyens, Pratt restant à son meilleur quand la voix est bien posée, en une puissance souvent dévastatrice.

Que dire, aussi, de la toujours épatante **Julie Boulianne**, d'une solidité technique sans faille sur toute la tessiture, à chaque fois au service du sens, tandis que les seconds rôles se montrent bien distribués, particulièrement le superlatif **Valentin Thill** (Spalanzani), que l'on aimerait entendre dans une prestation plus étoffée encore. Si le choeur, très applaudi en fin de représentation, assure bien sa partie, c'est peut-être plus encore la direction de **Giampaolo Bisanti** qui donne beaucoup de plaisir à force d'entrain rythmique et d'attention au plateau. Le sens des équilibres du directeur musical de l'Opéra royal de Wallonie-Liège (depuis déjà une saison) est un régal tout du long.

On regrette de ne pouvoir en dire autant de la mise en scène de **Stefano Poda**, certes cohérente, mais trop illustrative et répétitive sur la durée. Après son *Faust* réussi (ici-même en 2019), le metteur en scène italien séduit dans un premier temps par la révélation de son cabinet de curiosité monumental, qui embrasse toute la scène de sa majesté immaculée. L'adjonction de sept petits vitrines, où les femmes apparaissent enfermées comme autant de trophées, revient tout au long des trois actes, comme un *leitmotiv* finalement lassant. Poda peine également à revisiter son décor, unique pendant toute la représentation, même si la dernière scène finale, où le diable endosse à son tour les habits de la

rédemption, constitue une image forte et inattendue. Trop peu, hélas, pour nous emporter pendant tout le spectacle, au-delà des qualités plastiques de sa proposition.

_____

CRITIQUE, opéra. LIEGE, Opéra royal de Wallonie-Liège, le 19 novembre 2023. OFFENBACH : Les Contes d'Hoffmann. Avec Arturo Chacon-Cruz (Hoffmann), Jessica Pratt (Olympia, Antonia, Giuletta, Stella), Erwin Schrott (Lindorf, Coppélius, Docteur Miracle, Dapertutto), Julie Boulianne (La Muse, Nicklausse), Luca Dall'Amico (Luther, Crespel), Vincent Ordonneau (Andrès, Cochenille, Frantz, Pitichinaccio), Samuel Namotte (Hermann), Valentin Thill (Spalanzani), Orchestre et Choeur de l'Opéra royal de Wallonie-Liège, Denis Segond (chef de chœur), Giampaolo Bisanti (direction musicale) / Stefano Poda (mise en scène). A l'affiche de l'Opéra royal de Wallonie-Liège, jusqu'au 2 décembre 2023. Photo : ORW-Liège / J. Berger.

VIDEO : Trailer des « Contes d'Hoffmann » selon Stefano Poda à l'Opéra Royal de Wallonie-Liège

---

Compte-rendu, opéra. LIEGE, Opéra, le 25 janv 2019.

Gounod : Faust. Patrick Davin / Stefano Poda.

Compte-rendu, opéra. Liège, Opéra, le 25 janvier 2019. Gounod : Faust. Patrick Davin / Stefano Poda. Créée en 2015 à Turin, la production de Faust imaginée par **Stefano Poda** a déjà fait halte à Lausanne (2016) et Tel Aviv (2017), avant la reprise liégeoise de ce début d'année. Un spectacle événement à ne pas manquer, tant l'imagination visuelle de Poda fait mouche à chaque tableau au moyen d'un immense anneau pivotant sur lui-même et revisité pendant tout le spectacle à force d'éclairages spectaculaires et variés. Ce symbole fort du pacte entre Faust et Méphisto fascine tout du long, tout comme le mouvement lancinant du plateau tournant habilement utilisé.



On ne se lasse jamais en effet des tours de force visuels de Poda, virtuose de la forme, qui convoque habilement une pile désordonnée de livres anciens pour figurer la vieillesse de Faust au début ou un arbre décharné pour évoquer la sécheresse de ses sentiments ensuite. Très sombre, le décor minéral rappelle à plusieurs reprises les scénographies des spectacles de Py, même si Poda reste dans la stylisation chic sans chercher à aller au-delà du livret. Les enfers sont placés d'emblée au centre de l'action, Poda allant jusqu'à sous-entendre que le choeur est déjà sous la coupe de Méphisto lors de la scène de beuverie au I : tous de rouges vêtus, les choristes se meuvent de façon saccadée, à la manière de zombies, sous le regard hilare de Méphisto. On gagne en concentration sur le drame à venir ce que l'on perd en parenthèse légère et facétieuse.

Plus tard dans la soirée, Poda montrera le même parti-pris frigide lors de l'intermède comique avec Dame Marthe, très distancié, et ce contrairement à ce qu'avait imaginé **Georges Lavaudant à Genève** l'an passé (voir notre compte-rendu : http://www.classiquenews.com/compte-rendu-opera-geneve-opera-le-3-fevrier-2018-gounod-faust-osborn-faust-plasson-lavaudant/). Le ballet de la nuit de Walpurgis est certainement l'une des plus belles réussites de la soirée, lorsque les danseurs, au corps presque entièrement nu et peint en noir, interprètent une chorégraphie sauvage et sensuelle, se mêlant et se démêlant comme un seul homme. Les applaudissements nourris du public viennent logiquement récompenser un engagement sans faille et techniquement à la hauteur. De quoi parachever la vision totale de **Stefano Poda**, auteur comme à son habitude de tout le spectacle (mise en scène, scénographie, costumes, lumières…), même si l'on regrettera sa note d'intention reproduite dans le programme de la salle, inutilement prétentieuse et absconse.

Le plateau vocal réuni est un autre motif de satisfaction, il est vrai dominé par un interprète de classe internationale en la personne d'**Ildebrando d'Arcangelo**, déjà entendu ici en 2017 dans le même rôle de Méphisto (celui de La Damnation de Faust de Berlioz). Emission puissante et prestance magnétique emportent l'adhésion tout du long, avec une prononciation française très correcte. Le reste de la distribution, presque entièrement belge, permet de retrouver **la délicieuse Marguerite d'Anne-Catherine Gillet**, meilleure dans les airs que dans les récitatifs du fait d'une diction qui privilégie l'ornement au détriment du sens. Elle doit aussi gagner en crédibilité dramatique afin de bien saisir les différents états d'âme de cette héroïne tragique, surtout dans la courte scène de folie en fin d'ouvrage. Quoi qu'il en soit, elle relève le défi vocal avec aplomb, malgré ces réserves interprétatives. On pourra noter le même défaut chez **Marc Laho**, trop monolithique, avec par ailleurs un timbre qui manque de chair. Il assure cependant l'essentiel avec constance, tandis que l'on se félicite des seconds rôles parfaits, notamment **le superlatif Wagner de Kamil Ben Hsaïn Lachiri**.

Outre un chœur local en grande forme, on mentionnera la très belle prestation de l'**Orchestre royal de Wallonie**, dirigé par un **Patrick Davin** déchainé dans les parties verticales, tout en montrant une belle subtilité dans les passages apaisés. Un spectacle vivement applaudi en fin de représentation par l'assistance venue en nombre, que l'on conseille également chaleureusement.

Compte-rendu, opéra. Liège, Opéra de Liège, le 25 janvier 2019. Gounod : Faust. Marc Laho (Faust), Anne-Catherine Gillet (Marguerite), Ildebrando d'Arcangelo (Méphistophélès), Na'ama Goldman (Siébel), Lionel Lhote (Valentin), Angélique Noldus (Marthe), Kamil Ben Hsaïn Lachiri (Wagner). Orchestre de l'Opéra royal de Wallonie, Patrick Davin, direction musicale / mise en scène, Stefano Poda. **A l'affiche de l'Opéra de Liège jusqu'au 2 février 2019, puis au Palais des Beaux-Arts de Charleroi le 8 février 2019.** Illustrations © Opéra royal de Wallonie 2019